

met bien vite toutes voiles dehors pour fronder la douane. Ce sont là de vistes auspices, mais nous n'en souhaitons pas moins au colonel Stevenson bon voyage et heureux succès.

—Le steamer américain Governor Shannon, chargé de 70 tonneaux de provisions du gouvernement pour l'expédition de Santa-Fé a fait naufrage sur le Missouri et la perte a été totale.

Duel à la Nouvelle-Orléans.—Un duel fatal a eu lieu le 17 septembre, à la Nouvelle-Orléans, entre un Italien nommé Parmaro et un Français du nom de Capsec, et non pas Chartier, comme Pont dit quelques journaux. Celui-ci a tué son adversaire au premier feu : la balle de son pistolet a atteint Parmaro au front, un peu au-dessus de l'œil gauche. Les témoins ont immédiatement pris la fuite, et Capsec s'est embarqué pour Mobile.

Un trésor dans l'isthme de Panama.—Quelque extraordinaire que soit la nouvelle suivante, elle n'en est pas moins de la plus exacte vérité, et nous pourrions donner des détails beaucoup plus étendus, s'ils ne devaient pas nuire à la réalisation de l'entreprise. Un ingénieur distingué, qui avait été envoyé il y a quelques années à l'isthme de Panama pour y faire des recherches géologiques, et pour étudier la question du percement de l'isthme, en a rapporté des gangues d'or, qui, d'après l'examen chimique de M. le Baron Thénard, ont été reconnues de la plus grande richesse. Cet ingénieur a raconté qu'il avait recueilli cet or dans le sable d'un fleuve de l'isthme de Panama. Telle est la richesse des paillettes d'or que roule ce fleuve, que les naturels qui s'occupent de les recueillir gagnent une centaine de francs par jour et que le sable qu'ils lavent reforme encore, après leur opération informelle, plus du double de la quantité d'or qu'ils en ont retiré. L'ingénieur français a été lui-même avec soin le cours du fleuve jusqu'à sa source, et il a remarqué qu'il traverse un groupe énorme de rochers, au milieu desquels il a dû déposer, depuis des siècles, une masse considérable de paillettes d'or. D'après ses évaluations, il devrait y avoir plus de cinq milliards de francs en minerais d'or enfouis sous ces rochers [le double environ de tout le numéraire circulant en France]. Lorsque cet ingénieur a fait connaître le résultat de ses recherches et ses conjectures, il n'a trouvé d'abord que des incroyables, et pendant longtemps on l'a traité de rêveur. Cependant, il a donné des renseignements si précis et si certains sur le succès d'une future exploration, que plusieurs financiers se sont décidés à lui confier les fonds nécessaires pour explorer en grand les sables de ce fleuve. Il n'a pas été formé pour cela une compagnie par action mais on a trouvé certain nombre de capitalistes qui se sont dévoués à courir les risques de cette affaire. L'argent qu'ils mettent dans cette entreprise sera entièrement perdu ou rapportera plus d'un million pour cent aux bailleurs de fonds. L'ingénieur lui-même s'engage à n'entrer pour une part dans les bénéfices, que du moment où l'entreprise aura rapporté trois milliards de francs. Ce sont, comme on voit, toutes les richesses du Potem, tout l'or du Pactole qu'on espère trouver réuni entre les deux parties de l'Amérique. Les préparatifs de l'entreprise sont déjà fort avancés. Les fonds sont faits. On construit le bateau dragueur qui doit servir aux opérations, et le départ des ingénieurs et des ouvriers, aura lieu dans deux ou trois mois.

Le Vigilant.

L'AURE ET POINT-DU-JOUR.

LEGENDE DE CORPS-LE-CARDE.

Dans ce tems-là, les grenadiers avaient six pieds de haut, et la fille du roi se mettait à la fenêtre pour les voir passer quand ils défilait sous les murs du palais, fifres et tambours en tête. On eût dit une bataille de paladins qui s'avançaient tout d'une pièce ; il n'y avait pas une queue qui dépassât les autres de l'épaisseur d'un cheveu, et tous les boutons de guêtre semblaient tirés au cordeau. C'est de quoi on ne doit point s'étonner, puisque les sergens recruteurs rassemblaient les plus beaux hommes de chaque province pour composer ces compagnies, comme on fait un bouquet en cueillant les plus belles fleurs d'un jardin. On fait, c'étaient de telles troupes, qu'on a pris plus tard de simples soldats parmi leurs débris pour faire des maréchaux de France.

Or, entre les grenadiers des divers corps, les premiers, sans contredit, étaient ceux du régiment du roi. Superbes hommes ! et quel riche uniforme ! habits blancs, revers bleu-ciel et galons oranges. Si vous les aviez vus un jour de parade, rasés de frais et poudrés de neuf, vous eussiez pris les soldats pour des officiers et les officiers pour des généraux.

Le régiment du roi était alors en garnison à Nancy, en Lorraine, la plus jolie ville de France, alignée comme un bataillon sous les armes, de bon séjour et d'agréable vie au soldat, sinon que le vin y est un peu cher. Et de même que les grenadiers de ce régiment l'emportaient sur toute l'armée, le plus fier, le plus beau, le plus glorieux de ces grenadiers était Desouillets, l'Aurore grand garçon du Languedoc, tenant bien du crû, hardi comme un page, brave comme un sabre, menteur comme un arracheur de dents, bel esprit, dansant bien, jouant du fifre, prévôt d'armes, tirant l'espadaon, la pointe, contrepoint, faisant des contes à tenir un corps-de-garde éveillé toute la nuit, et en état de chanter, quand il était en train, chansons, mar-

ches, romances et complaintes d'ici à demain, sans chanter la même. Vous jugez que l'Aurore était admiré de ses chefs, et bien vu des filles de la garnison ; aussi, n'ayant qu'à se louer de son état ne trouvant rien dans le monde de plus beau que d'être grenadier du roi, il fit venir au corps son jeune frère, Jean Desouillets, pour être grenadier comme lui.

C'était encore un bel homme que le petit Desouillets cadet, mais il avait quelques lignes de moins que son frère. On le surnomma *Point-du-Jour*. Il ne reçut de toutes parts dans la compagnie que des instructions et des honnêtetés, en sorte qu'il promit de devenir en peu de tems, pour l'honneur du corps, le digne et deuxième tome de Desouillets l'aîné, dit l'Aurore.

Mais quoi ! rien n'était plus capable que ces démonstrations bienveillantes d'aggraver un cœur bassement haineux et jaloux. *Point-du-Jour* se fit détester du major Lespin, qui n'était pourtant qu'un soldat de fortune. Farouche, dur, major n'était pas aimé dans la compagnie, et ces marques d'amitié prodiguées à un blanc-bec nouvellement enrôlé excitèrent sa jalousie. Cherchez, d'ailleurs, dans certaines ames noires la piquette imperceptible qui s'envenime jusqu'à devenir grosse haine ; essayez de comprendre le sentiment inhumain qui ne répugne point à de vengeances lâches et faciles : ce sont là des choses que je ne suis point en état de vous expliquer, Dieu merci.

Rien n'étant plus aisé, pour un major, que d'envoyer un grenadier en prison, *Point-du-Jour* passait le meilleur de son tems dans la salle d'arrêt du quartier. Les fautes, les rebellions, les manquemens à la discipline se donnaient rendez-vous sur ses états de services : les châtimens ne manquaient jamais de prétextes.

Les choses en vinrent au point que la compagnie indignée se concerta pour aider *Point-du-Jour* dans son service, afin de constater l'injustice des punitions. L'Aurore était à la tête de cette ligue ; mais tant de vigilance et de précautions demeurèrent longtems en défaut.

Vous ne connaissez point la caserne de Nancy ? vous la connaîtrez qu'il n'en serait ni plus ni moins, puisqu'il est ici question des anciennes casernes qui sont détruites depuis long tems. L'armurier travaillait au fond des cours, dans un petit bâtiment d'un seul étage, et c'était là, le long de ce bâtiment, que le major passait tous les jours, à onze heures, l'inspection de la compagnie. Les grenadiers s'alignaient sur une file, et si vous connaissez l'ancienne sévérité de la tenue militaire, vous croirez bien que la première compagnie du régiment du roi était ordinairement irréprochable. Ces braves gens, depuis la cocarde blanche comme un lis, jusqu'au talon du soulier noir comme un jais, semblaient tous les jours sortir d'une boîte.

Le major, su canne à la main, passait lentement devant et derrière le front de bataille, s'arrêtant auprès de chaque grenadier immobile, et l'examinant l'un après l'autre avec un œil doigt pour le moment, de la propriété d'un verre grossissant.

Or, tous les jours, quand il s'arrêtait derrière *Point-du-Jour*, qui frémissait dans cette attente, le major se baissait en silence, et, posant son doigt sinistre en quelque place de l'uniforme du jeune soldat, il disait ce seul mot d'une voix sourde : Une tache !

Le sergent savait ce que cela voulait dire, et marquait sur son livre vingt-quatre heures de salle de police après le nom de *Point-du-Jour*.

Les rangs étant rompus, les grenadiers s'assemblaient autour du malheureux et ne vérifiaient le fait que trop aisément : une tache noire sautait aux yeux sur l'éblouissante blancheur de l'uniforme.

L'infortuné *Point-du-Jour* suait dès l'aube à nettoyer son harnais ; ses camarades l'éprouvaient dans une inspection préparatoire. Rien n'y faisait ; le doigt du major s'arrêtait impitoyablement sur la tache incompréhensible, qui changeait de place, mais non de couleur, et qui trouvait toujours le moyen de se glisser en quelque bel endroit de l'uniforme.

Un jour, l'Aurore tordit sa baïonnette dans ses doigts nerveux et l'alla redresser chez l'armurier à l'heure de l'inspection, et tandis que l'armurier redressait la baïonnette, l'Aurore se mit tout doucement à la fenêtre, d'où il pouvait voir la compagnie alignée lui tournant le dos, et le major qui faisait ses pauses et se remettait à marcher de son pas pesant. Quand il fut à *Point-du-Jour*, le major se baissa comme de coutume, et l'Aurore se retournant tout pâle vers l'armurier, lui demanda s'il n'avait pas là, par hasard, un fusil chargé. Comme l'armurier s'étonnait de cette demande, l'Aurore reprit heureusement son sang froid et parut s'arrêter à meilleur avis.

Savez-vous ce qu'avait vu l'Aurore ? il avait vu Lespin, en marchant derrière la file, passer sournoisement son doigt sur la ciré de ses souliers, composée de graisse et de noir de fumée, et, en appu-